

L'Attente du soir

LES MASSICOTÉS

- Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, n°1
Claude Louis-Combet, *Blesse, ronce noire*, n°2
Pierre Brunel, *Le mythe de la métamorphose*, n°3
Pierre-Georges Castex, *Anthologie du conte fantastique*, n°4
Miguel Torga, *Contes et nouveaux contes de la Montagne*, n°5
Hermann Hesse, *Description d'un paysage*, n°6
Georges Picard, *De la connerie*, n°7
Georges Picard, *Le génie à l'usage de ceux qui n'en ont pas*, n°8
Théophile Gautier, *Contes fantastiques*, n°9
Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, n°10
Léonid Andreïev, *Judas Iscariote*, n°11
Sébastien Brant, *La Nef des fous*, n°12
Matthew Gregory Lewis, *Le Moine*, n°13
René Vázquez Diaz, *L'île du Cundeamor*, n°14
Miguel Torga, *Senhor Ventura*, n°15
Auguste Villiers de l'Isle-Adam, *Contes cruels* suivis de
Nouveau contes cruels, n°16
Hans Henny Jahnn, *Le Navire de bois*, n°17
Jean Thuillier, *Campo morto*, n°18
John Cowper Powys, *L'art d'oublier le déplaisir*, n°19
Lermontov, Odoïevski, Titov, *Récits fantastiques russes*, n°20
Jean Richepin, *La Glu*, n°21
Jules Claretie, *Jean Mornas*, n°22
José Corti, *Souvenirs désordonnés*, n°23
Maurice Renard, *Docteur Lerne*, n°24
John Muir, *Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique*, n°25
Tatiana Arfel, *L'Attente du soir*, n°26

Tatiana Arfel

L'Attente du soir

[6^e édition]

Corti

Les Massicotés

À la mémoire de mon père

PREMIÈRE PARTIE
Un plus un plus un

Chapitre 1

Giacomo

Je suis né d'un oiseau grimpeur avec pour haie d'honneur les pattes poudrées de cinq caniches, dont un royal. J'ai plongé dans l'odeur de transpiration, de sucre d'orge et d'huile camphrée qui fut celle de ma mère le maigre temps qu'elle vécut. Un visage grimé, inquiet, flottait sans corps derrière les fumées maternelles : mon père, clown de profession, avait pour l'occasion retiré son nez rouge et cessé ses mimiques. Les larmes délayaient ses fards. Ma mère a accouché dans sa roulotte. Une vieille sage-femme du village où nous donnions les représentations était accourue, alertée par les lamentations et les cris de mon père. À peine quelques heures auparavant, ma mère répétait un numéro de trapèze. Elle avait perdu les eaux en plein vol. Elle avait arrosé mon père, ainsi que Jules, notre aide de camp, et deux caniches qui se trouvaient au-dessous d'elle. C'est là que mon père a commencé à crier en arrachant ses cheveux trempés. Mes parents avaient le sens du spectacle.

J'étais leur premier et fus leur seul enfant. Ma mère quittait à peine son adolescence. Mon père grimpeait déjà sur sa trentaine et restait pourtant aussi ignorant sur la chose qu'un catéchumène. À peine avait-il dû faire le lien entre leurs étreintes nocturnes et le ventre épanoui de sa femme, par ailleurs fort menue.

C'était le milieu des années 1920. Il était alors habituel d'accoucher chez soi, sur la table de bois de la cuisine. Accoucher dans une roulotte était plus rare. Mes parents n'ont jamais fait les choses normalement. Il n'y avait cependant là nulle forfanterie, plutôt simple nécessité : le cirque s'était arrêté dans un village isolé de moyenne montagne, sans hôpital ni médecin. Il n'était pas question pour ma mère de s'éloigner du campement, comme je l'expliquerai par

la suite. Et il était naturel qu'un enfant de saltimbanques naisse au creux de leur monde de nuit et de guirlandes. Mes parents eussent même probablement préféré que je pousse mon premier cri dans une roulotte en mouvement.

La vieille femme n'était pas de ces sages-femmes diplômées qu'on rencontre de nos jours, exhalant l'odeur blanche du grand corps médical auquel elles prêtent leurs bras hygiéniques. C'était simplement une sage-femme, avec son expérience, son bon sens et ses cheveux blancs ramassés en un gros chignon bas dégringolant sur la nuque. Elle était par ailleurs guérisseuse, voyante à ses heures et tenancière de la seule épicerie-bar à des lieues à la ronde. Elle y vendait autant de chocolat que de tabac brun ou d'herbes médicinales. Par la suite, nous lui rendîmes visite à chaque fois que nous nous trouvions alentour. C'était toujours sans prévenir comme nos coutumes l'exigent. Elle nous recevait avec son immense sourire édenté qui était pour moi promesse de caramels mous et, plus tard, de cigarettes anglaises. Mais, pour mes parents, il en allait beaucoup plus sérieusement. La vieille Maria m'avait délogé du bocal plein et rouge où je flottais dans le silence pour me jeter dans le bruit du monde, à la force de ses seules mains. C'était le premier visage que j'avais vu à mon arrivée, elle allait donc marquer mon âme. Elle m'avait baptisé à sa façon et avait béni mon front et mes poignets avec des onguents bénéfiques. Par de longues formules et des gestes saccadés, elle avait contribué à éloigner de moi les mauvais esprits qui observaient mon arrivée sur terre dans un grand envol de rires sarcastiques et de cris menaçants. Elle avait amadoué pour un temps les ombres fantastiques réunies pour présider à la venue d'une nouvelle âme, pour décider de ses jours à venir, de ce qui la fera souffrir, et des bagages qu'elle traînera sur son dos toute sa vie durant, comme un très vieil escargot.

Nous allions donc là comme en pèlerinage, avec présents et humbles requêtes, et ce fut notre seule religion, si l'on excepte le culte quotidien et harassant rendu aux fastes de l'illusion, dont le chapiteau est la crypte sacrée.

Mais je reviens à mon entrée en scène. Mon esprit trop vieux se perd dans des voies sans issue, avant de revenir affolé courir dans le chemin pourtant simple de la chronologie. Si j'en crois les récits qui m'en furent faits, cette nuit de ma naissance fut noire et rouge, dans la danse délicate des lueurs des veilleuses de la roulotte et du carré d'ombre qui suintait par les petites fenêtres. Je naquis en bonne santé et Maria emporta le cordon ombilical comme trophée et rétribution. Ma mère s'endormit alors que je tétaiis encore, afin de repartir dès le lendemain et de reprendre ses répétitions aussitôt que possible. Elle était de ces paysannes qui accouchent entre les travaux des champs et reprennent leur tâche avec le bébé sur le dos. Mon père la laissa faire à sa guise et le lendemain, juste avant l'aube, notre convoi s'ébranlait déjà pour rejoindre la vallée et des villes plus prospères que ce village semi-enfoui, dont l'austérité rugueuse protégeait Maria en son sein, Maria lumineuse et souriante, bonne fée et sorcière tour à tour selon le cœur qui venait l'approcher dans son coin de sanctuaire aux odeurs de bière pression.

Mes parents étaient les propriétaires du Circo Giacomo, que mon père tenait de son père et ainsi de suite. Voilà pourquoi mon nom civil importe peu : lorsque, à mon tour, je repris la direction du cirque, j'héritai aussi du prénom Giacomo, comme mon père et son père avant lui. Avant cela je n'avais d'autre nom à moi que « bébé », « petit » ou des surnoms chantants que ma mère m'inventait avec date limite d'usage, souvent à peine quelques semaines : « bouchitoï », « gracioso », « petit singe ». Je peux le dire tout de même, pour les papiers et quelques fonctionnaires, je suis désigné par les mots : Jacques Poincard. Le prénom

fut choisi par mon père lorsqu'il fit ma reconnaissance en mairie, parce qu'il ne pouvait pas révéler le nom élu par la vieille Maria à ma naissance, trop légendaire pour l'administration. Il reste que je n'ai d'autre nom que celui de mon personnage, Giacomo de Obaldia, dresseur de caniches, enchanteur, orchestrateur symphonique de parfums et marchand de rêves. Mais pour l'instant, je ne suis qu'un petit morceau de chair rosée enveloppé de draps rouges et jaunes, couleurs de notre cirque, de notre fierté.

Nous partîmes donc à l'aube, comme font tous les nomades, et quittâmes sans regret ces hauteurs désolées. À cette époque, le convoi était long, les numéros nombreux : ma mère au trapèze, mon père en clown Auguste et dresseur de caniches, deux équilibristes, frère et sœur, qui partirent bientôt, des jongleurs et cracheurs de feu pour la saison, le magicien Merlus dont je ne compris jamais les tours, Jules, l'aide de camp, les cinq caniches et une ourse brune, Mirna. Les caravanes roulèrent quatre jours, s'arrêtant pour la nuit en bord de champ, et trouvèrent finalement refuge dans une petite ville froide, dans le centre de la France, où l'installation sur le terrain municipal était gratuite. Pas plus que de ma naissance je ne me souviens de mes premières années dans cette ville où nous restâmes longtemps. J'ai juste reconstitué un film brouillé d'après ce que m'en dirent les uns ou les autres. Je vois de longues années chargées de bruine, un ciel lourd accroché au toit du chapiteau, des enfants malingres aux représentations du soir, des parents soucieux de leur bourse, le terrain plein de boue et les caniches fatigués.

La première chose que je me rappelle nettement, ce sont les rayures du chapiteau et ma mère qui tournoie au-dessus de ma tête. Je dois être encore petit, probablement pas plus de quatre ans, on m'a mis à jouer dans une sorte de cage sur la piste. Debout près de moi, mon père répète avec les caniches qui me font rire, je lève les yeux et ma mère est un

papillon dans le ciel, toute dorée, blonde comme une guirlande. Elle chante si fort que je l'entends de tout en bas. Le chapiteau est inondé de lumière chaude, ça sent le souffle des chiens et l'eau de Cologne de mon père. Je fais couler du sable dans mes doigts : il n'y a pas de vide, nous sommes ensemble, bien à l'abri dans ce monde clos. Et, pour le petit garçon que je suis, c'est sûr que ça va durer toujours.

Mlle B.

On dit que, pour donner l'impression à quelqu'un qu'on le regarde dans les yeux, il faut fixer le point juste entre les sourcils. Le plus souvent personne ne fait ça, en parlant à quelqu'un, les yeux fixent alternativement l'œil droit et l'œil gauche de l'interlocuteur. Je trouve d'ailleurs que ça donne un côté très vivant, très animé à la conversation.

Tout ça n'est pas parce que le salon était gris, gris et brun, n'est pas parce que les choses y avaient toujours la même place fanée imbibée de cire en spray ou d'antimite. Je vis aujourd'hui dans une pièce qui ressemble à peu de chose près au salon de mes parents, j'ai vu d'autres intérieurs dans des magazines, je sais que ça existe, ça ne me concerne pas. Il y a chez moi quelques objets qui marquent les années nouvelles, une télévision en couleurs, un téléphone à touches et un interphone muet dans l'entrée. Ce ne sont pas les choses, les choses m'importent peu, c'est l'absence de regard.

Je ne peux pas prétendre que j'en souffre. De manière générale, je ne souffre pas. C'est juste que j'ai dû mettre des années à comprendre ce qui clochait chez moi, je veux dire chez eux, dans la maison de mes parents, pas chez moi où je me contente aujourd'hui d'abriter mon corps des intempéries, de la nuit, des conversations d'amis ou d'amoureux. Chez mes parents donc, mes premiers souvenirs sont des souvenirs sans regard. C'est assez difficile à expliquer, car ce

qui manque, on ne le voit pas tout de suite. Je ne me rendais pas compte, petite, de ce manque-là, du fait qu'on regarde les gens dans les yeux. Je ne peux pas le faire sentir avec des mots, il faudrait des photos, un film où l'on verrait trois personnages qui, bien qu'assis à une même table, regardent le sol, les objets, leurs pieds, droit devant eux. Avec des mots, je peux juste raconter : c'est peu pour faire comprendre l'absence qui m'engloutissait en lieu et place du regard qui fait vivre. Pour mieux expliquer, c'est comme si j'étais une mendicante assise sur un trottoir : mes parents, sans colère ni évitement délibéré, ne me voyaient, littéralement, pas. C'est beaucoup plus tard, quand quelqu'un m'a regardée pour la première fois, que j'ai perçu avec effroi ce point aveugle, que j'ai compris que j'avais fait la même chose après eux, que moi non plus je n'avais jamais regardé personne, sauf par brefs coups d'œil, par en dessous, à la dérobée.

Je ne peux pas dire non plus que ma mère ne prenait pas soin de moi, c'était même le contraire. J'ai souvenir d'avoir été nourrie et lavée à heures fixes. Ce qui me surprend a posteriori, c'est de n'avoir jamais rencontré ses yeux, de n'avoir jamais surpris ce joli ballet, son regard allant de mon œil droit à mon œil gauche, la bouche qui s'étire et sourit un peu. Ma mère qui me lavait regardait le gant de toilette, le savon, la serviette, j'étais frottée vite et efficacement, aussi vite étrillée et prête à enfiler mes habits. Ma mère qui m'habillait regardait mes vêtements, parfois un de mes bras coincé dans une manche, un pied qui entrait dans la mauvaise chaussure. Et ma mère qui me donnait à manger regardait l'assiette et la petite cuillère, je suppose que ma bouche était dans sa vision périphérique puisqu'elle y enfournait ma ration sans erreur. Mais peut-être est-ce simplement une question d'habitude. Comme je bougeais peu et grandissais lentement, ma mère avait dû pouvoir mémoriser les endroits où débouchaient les divers conduits de mon corps, qu'elle nettoyait, vidait, remplissait sans avoir à les regarder.

Ma mère n'avait pas, comme je l'ai pensé plus tard, de trouble oculaire, pas plus que mon père qui, lui, ne regardait même pas dans la direction où était installé mon corps. Pour lui, c'est différent, j'ai abandonné bien plus tôt. De ma mère, par contre, j'imagine avoir espéré plus. Je me revois, vers deux ans, agiter les bras vers elle, je regardais déjà par en dessous. Elle me demandait alors avec agacement de cesser de gigoter. Je ne parvenais qu'à l'irriter, ce qui n'avait pas pour effet d'obtenir les lueurs de son œil, mais de me faire enfermer dans ma chambre. Le regard de quelqu'un, un bref éclat d'âme, une secousse de colère ou les yeux souriant de complicité, voir vraiment une pupille, voir l'iris, saisir les différences de couleur, les petites taches dorées, le cercle plus sombre autour des yeux clairs... Avec le temps j'ai compris que ça ne m'arriverait pas, j'ai compris assez jeune en fait, ce qui m'a évité beaucoup de déceptions. Ma mère ne m'a jamais punie injustement ni battue. Petite, je me disais qu'elle n'avait peut-être rien contre moi. Simple-ment, elle n'avait rien pour. Et pourtant, mère au foyer, c'est avec moi qu'elle devait passer tout son temps. J'entrais dans la course de ses préoccupations quotidiennes au même titre que les commissions, le ménage, l'argenterie, le repassage, mais avec un fort handicap dû à ma nature organique, c'est-à-dire bruyante, mobile, odorante.

Mon père, je l'ai dit, importait moins. Il travaillait beaucoup, rentrait tard, souriait peu. Je crois l'avoir brièvement amusé au cours de ma troisième année, lorsque, apprenant à parler, j'usais d'un mot pour un autre. Comme tous les autres, cet intérêt s'est vite affadi, et mon père est retourné à son activité vespérale habituelle : compulsier des catalogues de voitures, comparer tarifs et options, cocher, soupirer, mentionner des prix au dîner à ma mère qui ne l'écoutait pas, n'acheter jamais aucune voiture pour de bon, à cause du manque d'argent, des dépenses de ma mère en produits de nettoyage coûteux dont elle était friande. Le métier de

mon père a été pendant longtemps incertain pour moi, il lui ramenait de quoi nous faire vivre tous trois, le fatiguait beaucoup et finit par l'éteindre tout à fait, au point qu'il ne regardât même plus les magazines et s'en remit entièrement à la télévision. Mais enfin, cela porte un nom, il était chef de bureau dans une grande société d'assurances sur la vie, chargé de la vérification mot à mot de chaque contrat, afin que la société ne se trouve pas lésée du fait d'un mot mal imprimé ou d'un accord orthographique litigieux. Toutes ces petites lignes, ce sont sûrement elles qui lui ont usé les yeux, peut-être qu'il n'arrivait plus à composer les lignes d'un visage ou à tenir une conversation, comment savoir ? Quoi qu'il en soit, il était d'une économie verbale remarquable. Il y avait un bonsoir pour ma mère à son retour du travail assorti d'un bref signe de tête, à la volée, pour moi (quelle que soit la pièce où je me trouvais, ce qui fait qu'à moins d'être dans l'entrée face à lui, je n'en savais rien), il y avait un merci après le premier plat du dîner, puis à nouveau des signes de tête à ma mère, quelques soupirs, deux ou trois commentaires sur les catalogues, des raclements de gorge à la fin du repas : il allait se coucher. De son côté, ma mère était occupée au service, au nettoyage de taches qu'elle guettait au cours du repas, au ramassage de miettes sur la nappe crème ou blanche, (seules couleurs admises pour notre linge, sinon on ne voit pas les taches, qu'on peut bien regarder en face puisqu'elles n'ont pas d'yeux). Ma mère hochait la tête aux quelques mots de mon père, soupirait à propos de la poussière, des traces sur le parquet, des objets qui s'usent et qu'il faut changer. Elle ne parlait pas de moi, même en mal, j'étais transparente, j'étais dans le coma, je ne sais pas. Il faut dire que le dîner était très court, accéléré encore par mon père qui lapait, mâchait, avalait avec une rapidité peu commune.

J'ai été propre très vite, poussée par ma mère qui regardait mes couches avec dégoût. Je m'en souviens très bien, car

j'aurais voulu être à leur place. Lorsqu'elle décida, un jour, de me les enlever, j'appris le pot, bien qu'il m'ait juste été montré dans un coin du cabinet de toilette, sans un mot, évidemment. Je ne salis jamais mes draps ou mon linge, j'appris à tenir ma cuillère, à essuyer ma bouche, à limiter à ma mère la corvée quotidienne que je lui infligeais.

Les journées passaient, vides, dans l'ombre du salon. Je ne devais pas faire de bruit pour ne pas déranger ma mère. Je jouais en silence. Le plus souvent, je me postais à la fenêtre, près du buffet bas couvert de napperons de dentelle bien époussetés, sur lesquels mon père stockait ses catalogues. Je déplaçais un pan des rideaux de velours brun, et je regardais la petite rue grise de province où passaient quelques vieilles femmes avec des mi-bas beige foncé, des enfants revenant de l'école en uniforme et des camions de livraison.

J'avais presque six ans quand ma mère annonça au fauteuil sur lequel j'étais assise, par un après-midi encore humide et froid de juin, que j'entrerais à l'école au mois de septembre. Je n'ai pas pleuré. J'étais sans visage puisqu'il n'y avait personne pour donner sens à mon nez, mes yeux, ma bouche, et donc je ne souriais pas, je ne pleurais pas, je ne savais pas faire de grimaces – qui aurait pu en rire ? Il n'y avait pas de miroir à la maison, sauf un tout petit caché en hauteur dans la salle de bains, pour le rasage bi-quotidien de mon père (ma mère ne supportait pas les joues bleues, qu'elle trouvait sales). À dire vrai, je n'ai rien ressenti du tout, c'était une annonce factuelle ; mon corps se trouverait désormais dans une autre pièce, toute la journée, comme plus tard il se trouverait ailleurs, comme aujourd'hui encore il se trouve ici ou là. Je pense que les émotions s'épuisent à force de ne pouvoir se dire. Quand je m'en suis aperçue, adulte, c'était bien trop tard, et dans mes rares souvenirs de joie ou de peine c'est une petite fille étrangère qui a ri ou pleuré. Je ne la reconnais pas, ce n'était pas moi, je n'étais pas là ou alors c'est depuis, que je me suis absentée. Je l'ai

dit, je ne souffre pas, je ne me réjouis pas non plus, et cela ne me manque pas. Il m'arrive simplement parfois d'être incommodée, lorsque je vois quelqu'un pleurer, crier, dans un film ou derrière la vitre d'un café. Mon existence à moi est faite de lignes et de carrés, méthodiques et économiques : trajets bien établis, listes invariables, objets fonctionnels. Cette personne qui pleure derrière la vitre du café, c'est tout à coup une tache rouge dans mon monde sans couleur, c'est dérangeant, c'est en trop. Je passe mon chemin, mais ce rouge gras suinte dans ma tête et je sais bien qu'aucun produit ne pourra le nettoyer.

Ma mère me fit faire un tablier taupe. Le jour dit, elle tira mes cheveux en arrière, et m'accompagna comme toutes les mères jusqu'à la grille de l'école. Je la quittai en même temps que tant d'autres petites filles, à la différence que nos quatre yeux inertes restèrent secs et que je n'eus pas à me retourner pour savoir que ma mère avait quitté l'école la première, d'un pas pressé, tout à coup libre de son temps, tandis que d'autres allaient gratuitement s'occuper de ce petit paquet de toile taupe qu'elle avait laissé là comme à une consigne.

Le même

Il a mal au ventre. Ça se tord dedans et ça grince. Il donne des coups de poing sur le sol. Il est assis par terre. Une terre sale avec des flaques d'eau. Le ventre fait encore du bruit, alors il continue à taper par terre. Pour arrêter le bruit, une idée, la première : ouvrir le poing, prendre de la terre, la mettre à la bouche, avaler. Le ventre ne crie plus.

Au début, il n'y a que le ventre. Le premier souvenir, c'est le ventre qui pleure. Le deuxième, c'est la terre qu'il avale. Elle ne console pas le ventre, mais elle sait le faire taire.

C'est un même assis sur le sol. C'est moi. Il marche déjà, il doit avoir quatre ou cinq ans. Pourtant, il n'y a pas de souvenir avant ce moment. Ah, si, peut-être quelque chose avant le ventre qui pleure, mais je ne sais pas ce que c'est. Des dessins qui tournent devant les yeux. D'abord les dessins, puis le ventre, puis la terre. Il ne parle pas. Il est seul.

C'est un grand morceau de terre plate. Il est assis au milieu de bouts de ferraille rouillés. Ils montent haut, il y en a beaucoup. Il y a des herbes aussi. Après la terre, il les mange. Le ventre se tait un peu. Il essaie de manger les bouts de ferraille. Ça fait mal dans la bouche. Alors il les crache, avec un liquide de la même couleur que les dessins d'avant le ventre, les dessins dans sa tête qu'il ne comprend pas.

Il se lève quand le ventre recommence à crier. La terre fait mal à son ventre, il faut chercher des herbes plus loin. Les herbes ont un goût meilleur que la terre, on ne fait pas la grimace quand on les mâche. Les grosses herbes ont même un jus blanc qu'on peut sucer. Quand il marche, ses jambes ne tiennent pas bien, alors, pour aller plus vite, il s'appuie sur les mains. Il avance courbé, les mains au sol, un peu à quatre pattes, pas vraiment. Plutôt comme un petit singe. Là où il y a une touffe d'herbe plus grosse, il se rassied. Il mange tout et après il s'allonge.

Entre le moment où il ferme les yeux et celui où il les ouvre, il ne sait pas ce qui se passe. Quand il ouvre les yeux, il est au même endroit, près des racines de la touffe qu'il a mangée. Quand il ouvre les yeux, il se sent meilleur qu'avant de les fermer. Plus fort. Il ne sait pas si quelqu'un mange des herbes à sa place quand ses yeux sont fermés. Il ne sait pas pourquoi il ne se rappelle pas ce qui se passe quand ses yeux sont fermés. C'est le même voile noir qu'avant le ventre qui crie. Sous ce voile noir des yeux fermés, il y a les mêmes dessins bizarres de cette couleur qu'il ne connaît pas. Il ne sait même pas encore ce que c'est qu'une couleur.

Alors il marche, il mange, il ferme les yeux, il ouvre les yeux et il marche. Ça dure longtemps. Et puis finalement la peau crie à son tour. Ses poils se mettent debout sur ses bras et ses jambes. Ça pique, ça mord : le même apprend le froid. C'est surtout quand il fait noir. Alors il prend des bouts de ferraille, il les fait tenir entre eux. Il trouve des morceaux de planches, il les appuie dessus, il s'allonge dessous. Le même s'est fait un abri. Là, il y a moins de vent, et la peau des bras et des jambes se tait. Le voile noir lui retombe dessus jusqu'à ce que la lumière revienne.

À force de marcher et de manger les touffes d'herbes et les petites bêtes qui bougent dessus, il arrive à un mur très haut. On ne peut pas aller plus loin. Le mur est en planches de bois, comme son abri contre le froid qui mord. Il essaie d'en arracher un bout pour le manger. C'est trop dur. Il longe le mur. Le mur fait le tour du morceau de terre. Le morceau doit être assez petit en fait. Le long du mur, le même trouve plein de sacs, qui font du bruit quand il les déchire. Dedans il y a des choses qui sentent mauvais, mais le même peut les manger. Et quand il n'a plus faim, il s'allonge de nouveau. Je sais ce que fait le même maintenant, quand le voile noir est là. Il dort.